Résumé de l'Historique

Du

238e Régiment d'Infanterie

Août 1914 – Juillet 1916

Formation du Régiment

Le 238e Régiment d'Infanterie fut constitué à Saint-Etienne dans les premiers jours de la mobilisation.
Le lieutenant-colonel commandant le Régiment, les chefs de bataillon, la majorité des commandants de compagnies et quelques sous-officiers avaient été prélevés sur le 38e. Tous les autres officiers et sous-officiers et tous les soldats provenaient de la réserve. Les officiers étaient originaires de la région mais tous les soldats, réservistes des plus anciennes classes, provenaient de la subdivision de Saint-Etienne.

En Alsace

Le nouveau Régiment, qui se forme dans le plus grand ordre, s'embarque le 11 août, à destination de l'Alsace, vers Altkirch et Mulhouse.
Il n'eut pas à combattre dans cette région, mais il eut à supporter des fatigues qui le trempèrent pour les luttes futures.

Sur la Somme

A la fin du mois d'août, l'ennemi submergeait le nord de la France, la 63e division à laquelle appartenait le Régiment fut rappelée en deçà des Vosges et transportée par voie ferrée sur la Somme où elle devait faire partie de l'armée d'arrêt du général **MAUNOURY**. Dès son débarquement, le 238e se rendit à Pierrepont où il se prépara immédiatement à soutenir le choc. Le combat était imminent, mais la plus grande partie de l'armée n'étant pas encore débarquée, le Régiment fut rappelé et après une journée de travail dut marcher durant la nuit presque entière.

Retraite sur Paris

Puis, à longues étapes, par une chaleur torride, nous marchâmes vers paris, cheminant côte à côte ou croisant les colonnes interminables d'habitants fuyant l'invasion.
Pendant ces journées pénibles au cours desquelles les cadres s'ingénièrent à atténuer les fatigues, on apprit à se connaître. Nous ne savions ce qui se passait ailleurs, aussi chaque étape qui nous rapprochait de Paris augmentait notre inquiétude.

Victoire de l'Ourcq

Mais le 31 août, alors que notre marche devait nous amener dans le camp retranché de la capitale, le Régiment fit brusquement à gauche à travers champs et marcha vers l'Est.
L'armée de Von Kluck qui jusqu'alors nous suivait venait de prendre la direction du Sud-Est pour se jeter sur l'armée anglaise et l'armée de **FRANCHET D'ESPEREY** qui étaient au sud de la Marne, en finir avec elles et reprendre sa marche sur Paris.
Nous étions partis sur sa trace et c'est ainsi que le 5, le 238e, après une longue étape, se présente en première ligne, au centre de l'armée **MAUNOURY** en face de la ligne de défense que Von Kluck avait établie sur les rives de l'Ourcq pour protéger l'opération projetée au sud de la Marne.
Sur ce terrain largement mamelonné, couvert seulement par les cultures de betteraves et par les gerbes de blé restées sur le sol, nous allions lutter pour chasser l'ennemi terré et invisible.
Le 5, notre attaque commencée à 16 heures et soumise à un feu extrêmement violent d'artillerie et de mitrailleuses, ne put arriver à décision avant la fin de la journée.
Le 6, l'attaque poussée avec vigueur par tout le Régiment parvenait à percer la ligne ennemie par un violent corps à corps. Les pertes étaient sévères : le chef de corps et tous les officiers de l'état-major du Régiment étaient tués ou blessés, presque tous les commandants de compagnies étaient hors de combat, les pertes en soldats étaient également graves, mais notre tâche n'était pas encore terminée.
Le 7, les groupes reconstitués pendant la nuit harcelaient toute la journée l'ennemi sur le même front.
Le 8, nous recommencions encore, mais dans la nuit suivante l'ennemi s'avouant vaincu se dérobait laissant sur le terrain quantité de morts et de blessés.
Bien que nos pertes déjà si graves le 6 se fussent encore sensiblement augmentées au point qu'un bataillon dont le chef avait pris le commandement du Régiment, n'avait plus qu'un officier, tous les autres ayant été tués ou blessés, on reçut avec grande joie l'ordre de commencer la marche de poursuite affirmant la victoire que tant de camarades avaient payée de leur vie.
En cours de route, nous recevions l'ordre du général **MAUNOURY** à son armée : « Camarades, le Général en chef vous a demandé au nom de la Patrie de faire plus que votre devoir. Vous avez répondu au-delà même de ce qui paraissait possible. J'ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été fait dans ma longue carrière, celui de commander des hommes tels que vous. »
« C'était en effet la VIe Armée (**MAUNOURY**) qui après avoir forcé le général Von Kluck à abandonner brusquement son offensive contre les Anglais et la Ve Armée française et ayant par là attiré sur elle la plus grosse masse d'une des plus fortes armées allemandes avait, quatre jours, opposé à la plus formidable poussée un front imperturbable et, aidée par la marche menaçante des armées de la Marne, finalement forcé l' « incomparable » armée et son éminent chef à une retraite précipitée. » (Revue des Deux Mondes, 15-9-16)
Nous avions, en payant largement notre part, coopéré à la victoire de l'Ourcq qui, en provoquant la retraite de Von Kluck avait fait découvrir le flanc de l'armée de Bulow, avait ébranlé tout le front allemand et dont on put dire qu'elle était « l'acte décisif de la bataille de la Marne ».

Poursuite

(9-12 septembre)

Le 12 septembre, après une poursuite ininterrompue, au cours de laquelle nous avons reçu des renforts, un arrêt d'une demi-journée nous fut imposé à Ambleny devant l'Aisne dont les ponts avaient été détruits.

Passage de l'Aisne

(13 septembre)

Le 13 septembre, sous un feu violent d'artillerie le Régiment traverse la rivière sur des passerelles rétablies et, en partie, prend part au combat très violent que tente l'ennemi pour rejeter à la rivière les régiments qui l'ont passée, puis, dans le cours de la nuit, dépasse le champ de bataille, va s'établir sur le plateau pour protéger le ralliement des régiments qui viennent de combattre et construit des retranchement devant ceux de l'ennemi.

Sanglant combat du 20 septembre

Le 20 septembre, après un bombardement de sept jours, le Régiment épuisé est relevé, mais au moment où il arrivait à son cantonnement de repos, il est rappelé pour aller repousser l'ennemi qui, dans une attaque générale sur tout le front, a bousculé le Régiment qui nous a relevés quelques heures auparavant.
L'ennemi a déjà atteint le village de Fontenoy qui borde l'Aisne, ses mitrailleuses établies sur le bord du plateau battent toute la vallée.
Mais déjà nos premières compagnies ont gagné les pentes boisées, elles tombent sur l'ennemi le plus avancé et se livrent à un violent combat corps à corps. Les traits d'héroïsme y sont nombreux. Les groupes qui se reforment après le premier choc se précipitent de nouveau sur l'ennemi ; on se tue à quelques mètres et l'on se bat à la baïonnette. Mais les secours attendus des autres compagnies qui sont encore dans la plaine ne peuvent arriver, les mitrailleuses allemandes au bord du plateau, leur tuent tous ceux qui tentent de passer. La situation est des plus graves, il faut à tout prix tenir pour ne pas être acculé à la rivière. Enfin, au moment où il ne reste plus debout qu'un petit groupe de combattants, l'ennemi faiblit. Des secours arrivant, l'attaque est reprise vive et ardente, précipitant la retraite des Allemands. Au pas de course nous nous jetons sur nos anciennes tranchées que nous garderons pendant huit jours encore.
Non seulement nous avions rétabli nos positions, mais encore nous avions fait 200 à 300 prisonniers valides, pris deux mitrailleuses et un caisson de munitions qui, dans la suite nous servit à alimenter le feu sur l'ennemi. Le matin du 20, après notre relève, nous nous sentions exténués de fatigue, nous nous croyions incapables de tout effort ; toute la journée cependant, nous avions mené un combat des plus violents, sans vivres depuis le 19 au soir.
Résolus à défendre, contre tout retour offensif de l'ennemi, nos tranchées dans lesquelles gisaient les corps de ceux qui nous avaient relevés et les morts allemands, on travailla toute la nuit.
On se compta, le dernier chef de bataillon ayant été appelé à prendre le commandement d'un régiment voisin, il ne nous restait plus que trois officiers, des compagnies étaient réduites à vingt-cinq hommes. Des renforts nous parvinrent alors qu'on amalgama sous le feu de l'ennemi ; presque tous les officiers et sous-officiers furent pris dans la troupe.
Pendant huit jours, l'ennemi harcelé sans cesse se contentait de nous canonner, nous faisant subir chaque jour de nouvelles pertes. La fatigue devenait extrême chez tous ceux qui, depuis

près d'un mois, combattant ou poursuivant sans trêve l'ennemi, étaient exposés à toutes les intempéries, sans couverture, sans toiles de tente, couverts d'un seul vêtement. Mais notre consigne était : « Nul n'a le droit de se plaindre ici. »
Le 29 septembre nous étions enfin relevés.

Avance du 3 octobre

Le 3 octobre, après deux jours de repos, le 238e va relever un régiment sur un autre point du plateau de Nouvron-Vingré ; le même jour il avance ses lignes de 200 mètres, progressant sur un terrain plat, violement battu par l'artillerie ennemie. Se trouvant en flèche, il travaille toute la nuit avec ses outils portatifs, pour être couvert à la pointe du jour.
Malgré la rapidité de l'attaque et l'adresse des divers groupes, nous payons de 80 hommes ce nouveau succès.

Esprit de corps du 238e

A la suite de ces combats et de nos dures fatigues, supportées en commun, naissaient dans le Régiment, un esprit de corps tout particulier et un esprit de solidarité remarquable qui ne firent que se développer chaque jour au cours de nos nouvelles épreuves.
La mesure qui fut prise de choisir parmi les éléments du Régiment presque tous les nouveaux officiers et tous les sous-officiers lui conserva toute sa personnalité ; il en résulta une grande émulation.

Sur le Plateau de Nouvron

(Hiver 1914-1915)

L'ennemi s'entourait rapidement de réseaux de fil de fer. Chaque nuit nous faisions des travaux pour nous en rapprocher et faciliter les attaques que le commandement préparait.
Deux tentatives faites le 8 octobre et le 13 novembre pour percer les défenses de l'ennemi, nous coûtèrent de vaillants officiers et soldats et démontrèrent l'impuissance des moyens que nous possédions alors. Ordre nous fut donner de nous préparer à passer l'hiver sur nos positions. Nous allions donc travailler à 100 mètres et même à 80 mètres devant cet ennemi installé déjà sur des positions choisies par lui à l'avance, couvert par des défenses accessoires considérables, et qui avait commencé un travail de mines devant le terrain sur lequel nous nous établissions.
Bientôt les pluies persistantes sur le sol argileux du plateau augmentèrent considérablement les difficultés de nos travaux. Pour transporter les vivres et le matériel de tranchées il fallait parcourir des kilomètres dans de boyaux où la boue montait jusqu'aux genoux et où chaque pas demandait un effort.
Pour maintenir les tranchées et conserver un couvert contre les balles et les obus, il fallait inlassablement, la nuit, relever les parapets croulants tandis que guetteurs et travailleurs étaient à la fois menacés par les grenades, les minenwerfers et les explosions souterraines.
Pour ses heures de repos, chaque travailleur couvert de sa carapace de boue ne trouvait qu'un abri que la pluie parvenait toujours à percer et une couchette boueuse. Mais l'endurance et la persévérance de chacun furent telles qu'on arriva à bout de tout. Chaque groupe de spécialistes préposés à un travail particulier mettait à remplir sa mission tout son cœur et toute son ingéniosité.
Les mineurs surtout méritèrent notre admiration et notre reconnaissance en nous évitant bien souvent les attaques souterraines ennemies et en menaçant les tranchées adverses.

Une confiance réciproque s'affirma en tous ; aussi le Régiment fut-il à la fois cité pour son état moral, sa bonne forme et ses travaux considérables.

Honneurs rendus à nos tués

Profitant des courts repos qui nous étaient accordés, le Régiment avait un culte tout particulier pour ses tués ensevelis au bois de Fontenoy, vers la ferme de Confrécourt ou vers Vingré, s'attacha à orner leurs tombes d'une façon durable et sur la pierre tombale de chacun, on grava en lettres dorées : « Vive la France. »

A Soissons

(Février 1915)

Relevé sur le plateau de Nouvron, nous nous rendîmes à Soissons où venait de se livrer de violents combats qui avaient fait reporter nos lignes sur les bords de l'Aisne.
Le Régiment était le seul établi sur la rive nord. C'est-à-dire sur la rive ennemie au pied des pentes du plateau d'où les Allemands nous dominaient. La circulation n'était pas possible de jour dans ce secteur sur lequel les Boches avaient des vues plongeantes.
Les travaux furent poussés avec une telle activité que bientôt les ravitaillements purent être faits à toute heure et que les pertes furent diminuées de la façon la plus heureuse ; nos éclaireurs allaient chaque nuit harceler l'ennemi tandis que nos bombardiers rendaient aux Boches avec usure le mal qu'ils nous avaient fait sur le plateau de Nouvron.

Devant Craonne

(Juin – Septembre 1915)

Le régiment fut transporté en juin devant Craonne pour préparer et prendre part à une attaque qui devait prolonger la grande attaque de Champagne. Il eut à exécuter dans ce secteur de nombreux travaux sous un bombardement intense qui était la réponse à notre bombardement de préparation, mais nos travailleurs se firent remarquer surtout dans la construction de longues tranchées d'approches qui, menaçant directement l'ennemi, provoquaient des rafales fréquentes de mitrailleuses et la canonnade.
Malgré les pertes sensibles, le travail ne fut jamais ralenti. Mais le commandement ayant renoncé à l'attaque parce que l'attaque de Champagne n'avait pas eu un succès suffisant, le Régiment retourna à Soissons.

Deuxième séjour à Soissons

(Octobre 1915- Février 1916)

Revenu dans son secteur de la rive droite de l'Aisne, le Régiment exécuta encore des travaux considérables que nécessitaient les nouveaux moyens de destruction de l'ennemi et l'importance du secteur ; malgré des bombardements intenses, les pertes furent presque nulles. Lorsque le Régiment quitta enfin, en février 1916, ce secteur, il paraissait inexpugnable.
Comme dans tous nos secteurs précédents nous n'avons pas cessé d'améliorer nos lignes en les avançant et de harceler l'ennemi ; jamais au contraire, l'ennemi n'avait pu mordre sur nous.

C'était au-dessus de nos tranchées de Soissons que Guynemer, le 20 juillet, livra son premier combat. Tout le Régiment qui, des yeux, suivait attentivement la lutte, applaudit à sa victoire qui s'affirma par la chute verticale de son adversaire et le félicita chaleureusement.

Secteur d'Hermonville

(Février-Mai 1916)

Le Régiment, après un court repos qu'il consacra à développer son instruction, occupa le secteur d'Hermonville, à l'ouest de Reims. Sous le canon du fort de Brimont qui dominait notre terrain et eut à faire de nouveaux travaux considérables nécessités par les nouvelles méthodes de guerre.
Il montra là encore son ardeur accoutumée tandis que ses éclaireurs hardis ne cessaient d'épier et de harceler l'ennemi.

Verdun

Transporté par voie ferrée dans l'Argonne, le Régiment attendait d'aller prendre son tour dans la défense de Verdun quand, les Allemands brusquant sur le fort de Vaux une attaque formidable, nous fûmes appelés par alerte.
Lorsque nous arrivâmes le 4 juin dans les faubourgs de Verdun, la bataille faisait rage. L'ennemi s'était emparé des superstructures du fort dans lequel luttait désespérément la garnison, il occupait les tranchées voisines à l'est et à l'ouest et avait pénétré dans le bois Fumin possédant ainsi les crêtes qui dominaient Verdun. Attaques et contre-attaques se succédaient. La canonnade était si intense de part et d'autre que dans le bruit assourdissant, on ne pouvait distinguer une explosion d'une autre.

Attaque du Fort de Vaux

Dès notre arrivée dans le secteur de défense, le 5 au soir, deux compagnies du 6e bataillon furent appelées à faire une attaque sur les fronts sud et ouest du fort de Vaux tandis que deux compagnies du 321e attaqueraient le front est.
L'attaque devait être lancée le 6 à 2 heures du matin. Pour atteindre leur ligne de départ, les deux compagnies durent faire une marche de nuit de six heures, avec un chargement complet de munitions et de grenades dans les traces d'un boyau nivelé par les obus.
A 2 heures, la 22e compagnie du 238e arrivée devant le fort depuis dix minutes, après sa marche si pénible sous un bombardement incessant, se porta vivement à l'assaut de la face ouest, entraînée par la volonté et l'espoir de délivrer les camarades enfermés sous le fort.
L'ennemi qui occupait des éléments de tranchée en avant du fort s'enfuit et la première vague arrive au fossé et s'étend vers la face nord ; mais sous un barrage de grenades et de mitrailleuses, les trois sections de tête subissent des pertes considérables : les trois chefs tombent, deux tués, le troisième grièvement blessé, plus de la moitié de l'effectif est bientôt hors de combat. Les survivants se jettent dans les trous d'obus à proximité mais le tir plongeant des mitrailleuses du fort ainsi que le tir de barrage déclenché par l'ennemi augmentent encore les pertes.
Vers 4 heures du matin, une contre-attaque ennemie sur le flanc nord est d'abord repoussée, mais peu à peu parvient à encercler la troupe qui avait épuisé toutes ses munitions.
Il restait 13 soldats valides et 17 blessés.
Une section du Génie munie d'échelles devait accompagner l'autre compagnie du 238e pour lui permettre le franchissement du fossé sud, mais les sapeurs n'avaient pu arriver à transporter jusque-là leur matériel. L'attaque ne présentant plus aucune chance de succès, le chef de

bataillon lui fit occuper on point les tranchées n'existant plus mais un terrain bouleversé qui couvrait les flancs du fort.
C'est là que pendant quatre jours, sous un bombardement incessant, avec un ravitaillement presque insignifiant en vivres, en eau et en munitions, gardant ses blessés, que dans cet enfer, elle ne pouvait évacuer, les survivants de cette compagnie luttèrent contre l'ennemi qui cherchait à les encercler.
Le fort de Vaux ayant définitivement succombé le 7, les dernières munitions étant complètement épuisées, les derniers survivants exténués furent enlevés dans la nuit du 8 au 9 par une dernière attaque qui les prit de front, de flanc et à revers. Sur la face est du fort sur laquelle s'étaient portées le 6 à 2 heures deux compagnies du 321e , l'attaque avait également échoué avec des pertes considérables.
Les deux autres compagnies du 6e bataillon qui, dans la nuit du 7 au 8 avaient tenté de rejoindre les deux premières n'avaient pu arriver jusqu'à elles ; les guides ayant été tués par les tirs de barrage, elles s'égarèrent sur ce terrain bouleversé où tout point de repère avait disparu et où chaque pas demandait un effort.
Après avoir erré toute la nuit dans la fournaise sans direction, alternativement aveuglés par l'explosion des obus et plongés dans l'obscurité, les divers éléments coupés les uns des autres, transportant leurs blessés, durent s'arrêter au point du jour pour se dérober aux vues de l'ennemi. Le soir, après s'être orientés, ils rejoignirent les premières lignes ou furent recueillis par les réserves.

Au Bois Fumin

Le 8, le reste du Régiment, qui avait été maintenu au tunnel de Tavannes, pour les corvées de ravitaillement et pour faire divers travaux, se mit en marche pour relever les défenseurs du bois Fumin.
Lorsqu'à une heure du matin, ces compagnies conduites par des guides arrivèrent sur la ligne précédemment occupée, elles y trouvèrent l'ennemi qui s'en était emparé à 6 heures du soir et les accueillit à coups de fusils et de grenades. Sous leur feu et devant eux, elles établirent une nouvelle tranchée qui, dès le point du jour fût canonnée. Pendant dix jours, elles vécurent dans un véritable enfer, mais réussirent cependant à établir, à force d'adresse et de ténacité, une solide ligne de défense qui résista définitivement à toutes les tentatives de l'ennemi auquel elle fit des prisonniers (régiment du Kronprinz).
Relevées de cette position après avoir perdu nombre de ses vaillants défenseurs et rappelées au tunnel de Tavannes, elles assurèrent encore pendant une semaine le ravitaillement excessivement pénible des régiments de première ligne.
Enfin, après avoir été remarqué comme un modèle d'abnégation et de discipline, « comme un régiment de premier ordre » (note du commandant de la brigade), après avoir reçu du 2e zouave qu'il avait secondé de tous ses moyens, un témoignage de sa reconnaissance et de son admiration, pour le dévouement que les soldats du 238e avaient montré en transportant ses blessés comme les nôtres, le Régiment s'achemina vers ses cantonnements de repos.

Au repos

Bien que profondément affligé de la perte de tant de valeureux camarades, le Régiment se remit vite de ses fatigues.

Dans les Vosges. Dislocation.

Peu de temps après, il était dirigé sur les Vosges. Le 5 juillet, par suite d'une nouvelle réorganisation de la Division, il était dissous : ce qui restait de deux bataillons dont l'un était bien réduit, était rattaché au 298e et au 305e.
Cette séparation se fit avec une profonde affliction car le Régiment était animé d'un esprit de corps incomparable. Chacun des deux bataillons pour conserver le souvenir de leur régiment d'origine fut autorisé à porter un fanion bleu ciel avec le n° 238 qu'ils gardèrent comme un drapeau.
Dans leur nouveau corps, ils conservèrent les mêmes vertus et les brillantes qualités qui les avaient animés jusqu'alors et qui les firent apprécier. « Quels beaux bataillons et quels beaux cadres », disait d'eux le général qui prit le commandement de la nouvelle Division.

Conclusion

Le 238e qui coopéra aux plus grandes actions militaires qui précédèrent sa dissolution et qui occupa des secteurs difficiles n'eut jamais de défaillance. Si à Verdun, les survivants des deux compagnies décimées furent enlevés par l'ennemi, ce ne fut qu'après plusieurs jours de luttes acharnées, après l'épuisement complet des munitions et des forces physiques, leur dévouement et leur ténacité dans la lutte seront bientôt récompensés.
Partout ailleurs, l'ennemi ne put jamais mordre sur le Régiment, partout ailleurs le 238e n'eut que des succès. Sa subdivision d'origine doit être fière de lui.

POST-SCRIPTUM. – Les habitants de Saint Etienne et en particulier plusieurs généreux donateurs et le Syndicat d'Initiative nous firent souvent des envois, faisant sentir de façon tangible les liens qui unissaient la population de Saint Etienne à son Régiment. Ils coopérèrent ainsi dans une large mesure au développement de l'esprit de corps qui nous soutint dans les moments les plus difficiles.
Les anciens officiers et soldats du Régiment leur en seront toujours infiniment reconnaissants.

Signe : **MAILLARD**

Ancestrami